

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul-Marie HABERLE

Monsieur le Chne A. Gay aux Croisettes : I

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1919, tome 18, p. 46-48

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Monsieur le Ch^{ne} A. Gay aux Croisettes

I

« J'étais aux Croisettes » est une phrase plutôt malsonnante aux oreilles vaudoises et à celles de personnes au courant des affaires de justice et police. Je l'avoue sans détour : les Croisettes doivent leur renommée à la grande maison de correction qui s'y trouve ; aussi, lorsque dans une conversation le mot fatal « quand nous (M. Gay et moi) étions aux Croisettes » m'échappe, son effet presque inmanquablement se traduit par des questions du genre de celle-ci, où perce de l'étonnement tempéré d'un brin de charitable pitié : « alors, vous faisiez du ministère dans l'établissement ? »

Oh, non ! Nous étions en traitement !

— stupéfaction...

— Autrement dit, nous étions dans une clinique du D^f Cevey où l'on soigne les tuberculeux, plus communément appelés poitrinaires.

— Ah !... soupir de soulagement, suivi quelques fois d'un mot d'excuse.

Les Croisettes font partie politiquement de la commune d'Epalinges, à 4 km. au-dessus de Lausanne, sur les premières collines du Jorat. On s'y rend par la grand' route Lausanne-Berne ou par le tramway Lausanne-Moudon. A partir de la Sallaz, faubourg de Lausanne, à peu près à mi-chemin entre la cité et les Croisettes, c'est la pleine campagne.

La grande Clinique Sylvana du D^f Cevey tout à fait moderne et comme installation et comme prix, se détache très fortement du fond vert-sombre des sapins et des hêtres qui la protègent contre les vents du Nord. On l'aperçoit de très loin. Située à 810 m. d'altitude, elle domine toute la contrée riveraine du lac ; de ses balcons et de sa terrasse, c'est une véritable fête pour les yeux. Trois autres cliniques plus modestes : « Le Chalet » où mourut M. Gay, « Le Pavillon Bourget » qui fut notre première demeure et « Les Dailles » où séjournèrent des internés malades, se trouvent un peu plus bas entre 740

et 750 m. d'altitude, dans une position également privilégiée pour la vue qui ne sait qu'admirer le plus : du bleu Léman aux gracieux contours, aux reflets multiples et changeants ; des Alpes lointaines : Grand Combin, Dents de Morcles, dont on a peine à se figurer les géantes dimensions, ou du Jura aux lignes douces, sans heurt, si reposantes à l'œil. Le cœur, lui, n'hésita jamais, et il ne se passa presque pas de jour que je n'entendis M. Gay s'écrier : « Ah çà, Père, les Dents de Morcles ! A leur pied : mon Abbaye,... rentrer là, puis mourir ! »

Avait-il le pressentiment que la mort le frapperait loin de son cloître tant aimé ? Ce qui ne fait aucun doute, c'est la certitude presque absolue avec laquelle il prédisait l'issue fatale de sa maladie. Durant les onze mois que j'ai passés avec lui, vivant la même vie, partageant la même chambre, pas une seule fois je ne l'ai entendu dire : « Je guérirai » ; combien souvent au contraire : « Je ne m'en tirerai pas », et même : « Les brumes de l'automne m'emporteront », ... c'est au seuil de l'hiver qu'il nous quitta.

Pourtant, lorsque je le vis à mon arrivée aux Croisettes, le 13 juillet 1917, je fus étonné et ravi de sa mine florissante ; on n'eût pas soupçonné alors qu'un mal sournois le consumait et finirait par abattre sa robuste constitution. Il est vrai que la terrible grippe dut se mettre de la partie pour en triompher ; mais si jusqu'en décembre de l'an dernier un mieux réel s'est produit du côté des poumons, la tuberculose du larynx par contre n'en a pas moins poursuivi son œuvre lente et sûre avec une désespérante ténacité.

Il était en clinique depuis près d'un mois, lorsque j'allai l'y rejoindre. Je ne l'avais jamais plus rencontré depuis ma première année de collège en 1903 à St-Maurice où il faisait sa rhétorique aux côtés de mon frère. Je me souviens vaguement les avoir vus ensemble en ces temps reculés.

C'était donc une connaissance à faire, et ce fut tôt fait. Dès qu'il nous aperçut (le R^d P. Augustin me conduisait, car j'étais bien malade), il se précipita, c'est le mot, au-devant de nous, et le cher homme se mit à me faire l'éloge de la maison et du traitement, appuyant sur des avantages auxquels il croyait à peine..., mais il voulait

me donner du courage. Dès les premiers jours, la maladie, la même vocation, le même idéal créèrent vite entre nous de nombreux points de contact et d'impérissables liens.

Lui était d'un abord plutôt froid, brusque même, avec les personnes qui ne le connaissaient pas. Mais ce qu'on aurait pris facilement pour de la rudesse n'était que l'effet d'une grande timidité. Timide, il le fut toujours et presque à l'excès. Certaine écolière, je le tiens de toute première source, intriguée par son air farouche, avait même forgé naguère le projet de le tirer de sa réserve qui contrastait sans doute avec la tenue de ses condisciples. Le jeune étudiant de douze ans était alors en pension chez les Frères de Marie, à Sion. Mains tendues pour l'eau bénite au sortir de la chapelle, boules de neige recelant des billets de circonstance et habilement jetées dans la cour de récréation et jusque dans la salle d'étude : tout fut en pure perte, Antoine Gay ne se douta jamais du complot tramé contre lui.

Enfant de la montagne par goût et tempérament, bien qu'il habitât presque toujours la plaine, il aimait à dire qu'il avait été taillé tout d'une pièce au rocher de Nax. Sa droiture et sa simplicité étaient cause qu'il ne se pliait qu'à contre cœur aux cérémonieuses politesses des gens du monde, si dépourvues de cordialité et qu'il appelait plaisamment des « gaugnes ».

Admirablement proportionné du reste et d'une belle stature, ce qui lui donnait un aspect redoutable, c'était son teint foncé et surtout ses grands yeux noirs comme deux charbons, brillants d'une ardeur extraordinaire et pénétrante.

Tel il m'apparut sur l'escalier de la clinique en juillet 1917.

Je le revis après quelques semaines d'absence, trois jours avant sa mort. La souffrance et la fièvre avaient émacié ses traits et pâli son visage. Tandis que pour la dernière fois je marquai son front du signe de la croix, ses yeux plus grands encore cachaient dans leurs profonds regards une lueur du Paradis.

(A suivre)

P. PAUL-MARIE, O. Cap.